

Zineb El Mejboud

Etat des lieux



Etat des lieux



Zineb El Mejboud

Etat des lieux

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0276-9

Dépôt légal : Mars 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« Définir, c'est exclure »

Une nouvelle vie...

C'était le 20 novembre, il ne faisait pas plus de trois degrés. Ce matin je m'étais levé tôt, très tôt, en fait je n'avais pas beaucoup dormi. Je m'étais à peine assoupi quand je fus presque noyé par mon vomi imprégné d'alcool, de grumeaux de viande et de bouts de tomates de la veille et toutes sortes d'aliments mal broyés. J'avais faim, soif, mais je ne pouvais rien y faire !

Ce jour là je décidai de vivre dans la rue. De vagues remugles de mon passé remontèrent en même temps qu'une nausée tenace, je me soutenais.

Comme tous les jours je débutais ma journée une bouteille de vin à la main « chez Jacot » mon bistrot préféré. En tant que bon client, il m'offrait quelques verres. Mais après de nombreuses ardoises il finit par n'accepter que le cash, et quelques fois, pour tout vous dire, il lui arrivait de me mettre à la porte.

C'était un bon gars, un gentil patron. Il avait la cinquantaine, il était veuf et consacrait tout son temps à sa petite entreprise. Moi, comme tous les matins je n'avais pas envie d'aller au travail, je

préférais, boire, me saouler et discuter, jusqu'à ne plus voir le temps passer.

Les coups de fils de la secrétaire lassée d'avoir mon répondeur pour unique interlocuteur, furent de plus en plus laconiques et rares.

Mon patron, s'appelait Marc. Je l'avais connu par hasard lorsque je faisais mon stage de fin d'études au journal « Le Matin », quotidien en vogue.

Marc, rédacteur en chef, avait été séduit par mon style franc et direct.

Quelques mois plus tard il me proposa de travailler à ses côtés en l'assistant sur des affaires vendeuses scandales politiques, faits divers...

Satisfait de mon travail, il créa l'hebdomadaire « l'Autre Moi », un journal de quartier et m'en laissa la totale gestion. Après de multiples d'absences, Marc menaça de me licencier et un jour il finit par sévir : je me retrouvai sans emploi.

Comment en suis-je arrivé là ? Je ne me souviens que d'une journée, celle du vingt sept juin :

J'écrivais un article sur les SDF.

Pour ce reportage j'ai voulu vivre parmi eux, et recueilli leurs propos. Mais ayant une prédisposition à l'alcool, cette expérience n'avait fait qu'accroître ma dépendance à la bouteille.

Une fois écrit, mon article fut un succès et de soirées en soirées, je me laissais emporter par l'ivresse. Mes matins devenaient de plus en plus rudes et mes gueules de bois fréquentes. Criblé de dettes je n'avais plus de carte de crédit, de portable, je ne dormais plus, mes factures s'amoncelaient, ma banquière me harcelait, me réduisant à une unique mission: celle de débiteur ! Très vite, j'ai appris à

devenir un mauvais payeur, jusqu'à ne plus y accorder aucune importance. J'avais franchi le pas, j'apprenais à vivre de l'autre côté, en bordure, en marge... Je fus soulagé de ne plus avoir d'abonnement téléphonique, ni aucun autre d'ailleurs. Je me sentais apaisé...enfin apaisé.

Quelques mois plus tard, c'est aux huissiers que j'eus droit. Ils étaient deux, habillés d'un costume étriqué, les yeux vides d'émotions.

Ils sont arrivés un matin et je les laissais entrer sans aucune résistance, ils se sont servis, je les accueillis avec beaucoup d'égards. Ils avaient l'air écoeurés par l'état des lieux, ils utilisèrent des gants pour saisir les objets m'ignorant totalement.

Peu à peu je me détachais de mon environnement jusqu'à ne plus en faire partie.

Mon appartement se transformait en un dépotoir tentaculaire. Les murs s'assombrissaient, les couloirs rétrécissaient, les plafonds devenaient de plus en plus bas, les vitres filtraient la lumière. J'avais le sentiment de vivre en moi. Dans les moindres particules de mon cerveau. Je parcourais des tubes, des centaines de tubes étroits, spongieux, longs. Ils avaient l'air épais, durs, mais je savais que ce n'était qu'illusion, la moindre égratignure leur aurait été fatale. J'y découvrais mes névroses, elles étaient tenaces, moqueuses. Je pénétrais dans mon estomac, infesté de nœuds, il y'en avait partout, ils étaient mauves, bleus, roses pâles. Je me déplaçais, me laissais glisser partout grâce à mon sang. Parfois je coagulais. C'était mon état préféré, je me sentais en boule, protégé. Je voyageais. Partout où j'allais je n'étais que souffrance, mon corps agonisait. Même en moi je me sentais égaré, ou plutôt mal venu. Alors j'ai

dû sortir et je me levais. J'étais étendu, par terre, sur le sol de la cuisine qui était un amas d'ordures ménagères.

Les rideaux étaient toujours tirés, la lumière du soleil n'existait plus je la remplaçais par l'obscurité. Elle était lourde, étouffante.

Un soir, j'avais décidé de brûler tous les livres de la bibliothèque, que j'avais depuis plusieurs années.

Les jours s'effaçaient, les moments n'étaient plus que de longues soirées. Je vivais mon mal être, je m'y abandonnais.

Mais je n'étais pas inquiet, je savais que ma destinée était ailleurs, j'avais décidé de vivre dans la rue.

Sans hésiter, je suis sorti. J'ai laissé derrière moi la porte ouverte, les clés sur le paillason, bien en évidence. Je m'en suis allé, confiant, stérilisé.

En sortant de chez Jacot, je me suis assis sur un trottoir, le plus animé.

Les premières heures, je me contentais d'observer les passants. Puis, je sentis le froid me picoter la peau, les os. Pour me réchauffer, je me suis levé, et me mis à marcher, à tourner, sans aucun but, sans réfléchir, sans me soucier de l'heure. Au détour d'une rue je vis quatre gaillards, affalés les uns contre les autres, sur une bouche de métro. Ils occupaient une place stratégique, ils vivaient à côté de plusieurs restaurants qui leur distribuaient des restes. Ils formaient une barrière incontournable. Je me suis assis près d'eux, confiant. Mais, très vite, je sentis une main me percuter le bas du crâne, et l'un d'eux me dit :

– Dégage !

Ses cheveux gris se collaient systématiquement sur le visage, il sentait la pisse mélangée à l'alcool, ses dents étaient noires et ses ongles aussi.

– Dégage ! Y'a pas de place pour toi.

Je le voyais souvent le matin lorsque j'allais au travail. Il s'appelait Paco. Je pensais alors que tout nous éloignait. Il me demandait de l'argent ou une cigarette mais je ne lui en donnais jamais. Je les connaissais tous puisque je les avais interrogé, j'avais profité de leur expérience et aujourd'hui j'étais comme eux, un sans domicile fixe, un nomade urbain. Je fus victime d'une sorte d'hystérie collective, ils ne voulaient pas de moi, je devais partir, j'ai dû me plier à la hiérarchie de la rue.

Je savais que pour survivre j'avais besoin d'être protégé, mais je fus contraint de quitter les lieux, désormais mon but était de me faire adopter par cette bande de quatre que je nommais « les locataires du bitume ».

Je ne vous cacherai pas que pendant un court instant, j'ai pensé regagner la vie normale, demander asile à un ami. Puis, je me suis mis à l'évidence : durant toutes ces années j'avais survécu à des déceptions sentimentales, amicales, professionnelles. J'ai dû me plier à des contraintes, faire des concessions, la première étant d'être journaliste. Ma mère en rêvait. J'ai vécu l'existence d'un autre. Je me suis marié, avec une jolie jeune femme, Ghislaine, elle était grande brune, la peau blanche. Mais ce qui m'avait séduit c'étaient ses yeux verts, et son port de tête. Elle était étudiante en faculté de Lettres et avait pour habitude de boire son café chez Jacquot. Moi, j'étais un jeune journaliste, sans réelle ambition. Une après midi, je pris mon courage à deux mains et lui

proposa de boire un verre. Quelques mois plus tard nous nous sommes mariés pour le plus grand bonheur de ma mère.

Ce fut une belle cérémonie, les invités étaient nombreux et les préparatifs fastidieux.

Alors vint le jour où l'amour devint complicité, jusqu'à devenir plus grand chose, ou plus exactement de l'habitude, de la lassitude... Un jour s'installe l'ennui, l'acquis. Ce redoutable sentiment qui nous fait croire que tout est éternel, inébranlable. Alors on se laisse berner, on y croît, on ne lutte plus, on se contente de vivre, on économise nos ardeurs, nos sentiments, notre relation. Et puis, plus rien. Elle s'en est allée furieuse d'avoir gâcher toutes ces années, sa jeunesse, son innocence. Elle me faisait toutes sortes de reproches. Elle me quittait laissant derrière elle un carton, un simple carton. Moi, je buvais. Je ressassais mon passé, je succombais à la mélancolie. Je n'avais eu ni enfance, ni adolescence, ni vie d'adulte. J'étais tristement monotone, je ne connaissais pas la fantaisie. Enfant, je n'avais aucune imagination, j'étais effroyablement prévisible. Je ne jouais jamais, je pensais... Je n'arrêtais pas de penser à ce que serait ma vie, à l'avenir, à l'après mort.

Je détestais le changement. J'avais peur. Je vivais dans la constance, redoutant toute modification. Je voulais rester le même. J'avais peur. Peur de la mort.

À l'âge de cinq ans, pendant que mes camarades rêvaient de leur vie d'adulte, de ressembler à leurs pères, moi je voulais vivre, le plus longtemps possible, je voulais rester un enfant, éternel. J'ai vécu dans la crainte de l'oubli, de la perte. Je me sentais seul. A l'école j'apprenais à lire, écrire et comme je

n'avais rien d'autre à faire j'étais le meilleur de tous. Enfin ! Je trouvais mon salut dans la lecture, l'écriture.

J'ai dû survivre à mes angoisses transcutanées, je les sentais détruire la moindre de mes cellules. J'ai grandi malgré moi, j'ai dû faire plaisir, à toutes sortes de personnes, mes parents, mes voisins, la société. J'ai vécu la même existence que les autres, je cédaï à la spirale de la vie. Ce matin là, j'avais fait un choix : la rue. Je devais oublier l'homme que j'étais. Je devais apprendre à vivre sur les trottoirs, à manger des restes, mendier. Mais cette fois-ci c'était différent, je n'avais pas d'article à écrire.

Après un divorce douloureux, une vie usurpée, un licenciement inévitable, j'ai tout simplement décidé de sauter le pas : le vingt novembre, je m'étais suicidé sans hésitation.

Jusqu'à présent je suis incapable de décrire la première nuit. J'accédais à un monde parallèle dont j'ignorais les règles. J'étais à la fois exalté et terrifié. J'ai tout d'abord séjourné dans une station de métro, mais étant encore novice je me fis vite remarquer par des contrôleurs qui m'expulsèrent hors des lieux.

Un des compagnons du bitume m'avait conseillé de trouver un chien :

– Tu verras c'est le pote idéal, il te protégera du froid, des agressions. Et les flics ne pourront pas t'embarquer, ils n'ont pas de chenils dans les commissariats. Il te rapportera de l'argent. Tu verras les gens préfèrent les chiens.

C'était le plus gentil de la bande, il vivait dans la rue depuis à peu près cinq ans. Je le connaissais bien, il avait été plus d'une fois témoin de mon désarroi

lorsque je n'étais qu'un pitoyable journaliste. Je le croisais souvent à la sortie du métro et la plupart du temps j'étais désespérément soûl. Parfois je l'ignorais et parfois, on discutait pendant des heures, de la vie, des gens, d'actualité.

Il n'avait presque plus de dents :

– Ça pourri vite ces saloperies ! répliqua t'il... au bout de deux ans j'avais perdu : molaires, et trois dents de devant !

Je me mis à chercher un chien. Je sillonnais la ville.

Résigné, je décidais d'abandonner ma quête jusqu'au jour où je vis au bord des quais un vieux, habillé d'un pantalon bariolé et d'un manteau noir de crasse, accompagné d'un gros chien, sagement couché à ses côtés.

Je décidai alors de le voler. Je le guettais durant des heures, des jours entiers. Le vieil homme le caressait lentement, lui parlait, lui donnait sa nourriture. Peut être pour ne pas le réveiller, il parlait à voix basse, seul face à sa bouteille. Le soir, ils se blottissaient l'un dans l'autre, jusqu'à être une même forme. Quelques fois il le lavait, lui brossait les poils avec délicatesse et le chien se laissait faire. Tous les matins il lui remplissait un bol d'eau. J'enviais leur relation, je jalousais leur complicité. Un soir excédé, je me suis précipité sur le vieux en hurlant énergiquement :

– Donne moi le chien ou j' te fracasse !

Le vieux ne répondit pas, il me regardait impassible.

Je ne me décourageais pas malgré cette odeur de pourriture.

– Donne le moi !

Quelques sons s'échappaient de sa bouche, mais je n'y prêtais pas attention.

Je réalisais à quel point il était grisant de se sentir plus fort qu'un autre, je caressais sa peur.

Comme il était agréable d'effrayer sans se donner de limites ...

Je me suis jeté sur lui, me mis à l'étrangler, à le violenter jusqu'à voir sa peau bleuir. Je sentais ses os fragiles sur le point de se briser au moindre de mes coups, je voyais son regard fuir, ses veines se gonfler. Enfin je lâchai prise, il respirait encore... Je me retournais vers le chien qui n'avait toujours pas bougé. Il était tétanisé, raide, beaucoup trop raide... À mon grand dégoût je compris qu'il était mort !

Cette expérience excita ma bestialité. J'étais convaincu de m'approcher du vrai, de ma réelle nature.

Le vieil homme agonisant me répondit :

– Tiens...prends cette bouteille, elle est pleine.

Je m'emparais alors de la bouteille d'alcool. Et dans un élan de curiosité, je soulevai la couverture et découvris trois autres. J'étais sauvé.

Revigoré, je quittais les quais pour regagner mon trottoir.

Mais je devais faire face à une nouvelle épreuve, celle de trouver un endroit sûr pour cacher mes bouteilles. Je me rendis compte alors de la nudité de la rue et de l'impossibilité de mettre en réserve. J'étais contraint au partage.

Je me dirigeai vers « les locataires du bitume », seulement, cette fois-ci, j'adoptais une stratégie

d'approche, je devais les attirer et ce jour-là j'en avais les moyens.

Je m'approchais paisiblement, les bouteilles à la main, le regard vif et assuré.

Confiant je me suis assis auprès de Paco, et me mis à boire sans retenue. Il s'empessa de me dire :

– Hé, donne moi un peu, il fait froid ce soir !

Imperturbable j'ingurgitais l'alcool.

– Hé ! Donne ! On a tous froid. Ici on boit ensemble ou tu dégages !

Je répondis d'un air hautain :

– Tiens prends, j'en ai une autre. C'est ainsi que je réussis à m'intégrer au sein du groupe jusqu'à devenir... un locataire du bitume.